

Écrivain d'un soir - 2018 - 20^{ème} édition

Un acte d'écriture pour fêter la magie de l'instant

Performance d'écriture spontanée
(Samedi 17 mars de 21 heures à minuit)

Les 2 textes qui suivent ont récolté la majorité des coups de ♥ du jury.

Thème : L'ivresse de l'eau (Pierre Neuviale)

L'ivresse de l'eau, le trouble qu'elle procure, m'est venu de la mer. Sous des ciels où galopaient des hordes de nuages blancs sur un fond bleu clair, je voyais, assis face à elle, ses écumes bouillonnantes à l'assaut des rochers bruns, gris, mordorés sous le soleil et les nuages. Les vents qui tourbillonnaient, fouettaient la mer de risées vigoureuses, ou, quelquefois, caressaient les vagues comme ils passent sur les blés. Indifférentes au monde qui les contemplaient, la mer et la côte ensemble, vivaient, jouaient, soufflaient, respiraient. Certaines fois, je sentais les risées se lever et caresser la mer, la faire frissonner. Elle semblait aimer ça, la mer, ces caresses imprévues. Je voyais bien qu'elle s'allongeait, qu'elle s'étirait. Elle se cabrait sur le sable qu'elle était venue lécher, laissant une fine mousse blanche au bord de ses lèvres.

Un bref instant, passait dans l'azur comme un nuage qui troublait l'éclat bleu-vert de ses yeux. Venue du creux de la houle, une bise légère et chaude portait comme un souffle enrôlé. Un râle peut être ? Il fallait écouter au creux des coquillages. Elle ronronnait, la mer, elle murmurait.

Venait le moment où elle se retirait, et c'était curieux comme on croyait entendre le soupir d'une femme. Des profondeurs de l'océan remontaient les chants des sirènes qu'Ulysse aurait voulu ignorer. Le soir, la mer retenait jusqu'aux dernières lueurs. L'eau restituait au feu ce que le ciel lui avait donné de rayons. Il n'y a pas de couchers de soleil, sans douleurs.

Quand de fortes rafales affrontaient les vagues de la marée montante., se formaient d'ardents rouleaux. Comme giflées par une risée, de blanches volutes d'embruns s'élevaient dans le ciel. Les vents moutonnaient les vagues. La mer montrait les dents. Elle avait contre elle, d'un coup, inhabituelle conjugaison, l'inertie des roches et les insaisissables souffles de l'air. On l'entendait qui grondait contre ces deux éléments ligüés contre elle. La mer était comme irritée. Elle affrontait, elle contournait, se rebellait, elle enveloppait, noyait les roches.

Jamais fatiguée de ses incessants assauts. Voilà la mer que j'aime, écumante, fougueuse, qui ensorcelle et qui ravit les yeux.

La mer porte une part d'éternité que la terre ne connaît pas. Elle efface tout quand la terre conserve comme des plaies, les plissements millénaires et comme des cicatrices les montagnes et les vallées. La mer en un instant ne laisse plus rien paraître de la tempête ou de l'ouragan qui l'ont déchirée. Ce sont les mêmes eaux qui étaient en furies qui maintenant sont calmes et accueillantes.

La mer n'est-elle pas l'alliée et l'ennemi, la confidente et la traîtresse, la beauté et le gouffre, l'immuable et le changement, le recommencement et la surprise ? Elle donne et elle prend, elle charme et elle ensevelit ... J'ai parfois l'impression qu'elle m'interroge : « viens, pourquoi rester tout seul ? »

Elle enivre, la mer ...

(2^{ème} texte page suivante)

Thème : Lettre à ma mère (Françoise Batardon)

J'attends le bus en sirotant un frappé dans l'unique taverne de la place de Chora. J'ai fait du stop depuis le monastère, le soleil pèse sur chaque pierre, il fait très chaud. Sur un muret, en face, assise à l'ombre de lauriers roses géants, une petite « yaya » toute de noir vêtue balance ses jambes trop courtes.

Elle est songeuse et a les mains jointes sur son tablier comme toutes les grands-mères qui se posent un instant. Et d'un coup tu es là. Cela fait trois semaines que tu es partie. Jusqu'au dix juillet dernier, j'ai toujours pensé que ce mois n'était que pour naître. Tu ne rajouteras plus une bougie sur mon gâteau.

Comme toujours, lorsque j'ai du chagrin, je me suis enfuie sur cette île des Cyclades pour soulager mon coeur trop lourd. Une brise légère s'est levée enfin, elle agite les feuilles d'un eucalyptus qui se balancent comme des algues légères dans l'eau claire du ciel grec. Elle m'amène aussi une odeur de jasmin. Et je me souviens de ton parfum *Soir de Paris* que tu mettais lorsque j'étais enfant. Je n'ai jamais retrouvé cette senteur fleurie, je l'ai cherchée en vain dans milles flacons. Finalement c'est mieux, je ne te confondrai avec personne.

Avant de partir, je suis passée voir mon père. Je descendais le chemin des Etroubles et je t'ai vue courir devant moi de ton petit pas pressé. Tu serrais ton sac contre ton éternel imperméable beige. J'ai accéléré le pas, mais arrivée au portail, tu t'es évanouie. Tu vois, même sous nos latitudes, il y a des mirages.

Dans le jardin, le fuchsia dont tu t'occupais avec dévotion pleurait tes babillages solitaires. Tu n'étais pas très bavarde, mais tu avais de réelles conversations avec les chats, les oiseaux et les fleurs. Le corbeau qui venait tous les jours se poster sur un coin du toit de la maison d'en face était un de tes interlocuteurs favoris. Tous te répondaient à leur façon. Même les coccinelles qui squattaient ta chambre à coucher. Le jour de ton départ, que sont-elles allées dire au Bon Dieu ? Qu'il fasse beau temps pour demain, que pour une fois il ne s'en lave pas les mains, qu'il te les tende ?

C'est pendant ta maladie que tu es devenue plus volubile avec les gens, en premier lieu avec tes compagnons d'infortune de l'hôpital qui, comme toi, s'emmueraient jour après jour inexorablement. Ta parole s'est déliée, même si souvent tes mots étaient incompréhensibles. C'est comme si tu voulais rattraper ce que tu n'avais pas pu dire pendant toute ta vie, ce que tu n'avais pas pu nous dire.

Parfois, devant mon miroir, il me semble te retrouver. Je te reconnais dans mes attitudes, dans mes replis, dans mes demi-sourire. Quelque chose de toi est inscrite en moi.

Tu m'as tant manqué, je me suis souvent rebellée, en silence, devant tes bras qui ne s'ouvraient pas. Mais ce que j'ignorais alors, c'est qu'ils n'étaient pas le prolongement de ton coeur, ils étaient celui des barrières que la vie t'a infligées. J'ai l'ai compris bien trop tard.

Et puis un jour, tu n'as plus su qui tu étais, les caresses que je pouvais te prodiguer ont définitivement remplacé les mots. As-tu compris lorsque je te prenais les mains combien je t'aimais ? L'autre jour, en descendant de Théologos, parmi les champs de pierrailles, j'ai vu des milliers d'asphodèles, ses fleurs si prisées dans le bouquet d'un poème. Elles se balançaient en frissonnant, comme des âmes errantes s'élançant vers le ciel. Je n'ai pas osé en cueillir une, j'ai eu peur de te blesser.